Frères d'armes



Enfants de la Liberté

Frères d'armes

■ Mohand AIT JAOUI ■ Mohamed AQROUR ■ Kaddour BAAJOUJ ■ Abderrahmane BARJI ■ Saïd BENTATOU ■ M'Hammed BIS ■ Ahmed BOUMASSA ■ Lahcen DAR OUMAZAR ■ Mohamed DEMNATI ■ Khalifa DLIMI ■ Ammar ELAYACHI ■ Abdel-Kader EL KOURICHI ■ Oulkhir IBOUACHE ■ Ahmed KARTITE ■ Khalifa KHAROUBI ■ Mohammed LACHHEB ■ Rahhal LOURIKI ■ Saïd LEQRAA ■ Mohammad MANAN ■ Jilali MELLAL ■ Ahmed MINOUN ■ M'hammed MOUNTASSIR ■ Ahmed OUHAB ■ Bouazza OUTIDAT ■ Driss TAGHRA ■ Elfdali TAMAGHRAIT ■ El Houcine ZITOUNI ■ Lahcen ZOUHAIRI.

Enfants de la Liberté

■ Helin ABAY ■ Youssef ABOUALIATA ■ Hidayat BADAOUI ■ Aïda BENZER-ROUK ■ Nina BERRAK ■ Inès BOUALAMI ■ Lina BOUCHEMELLA ■ Kamel BOULHADA ■ Amine CEVIK ■ Julien CHALBAZIAN ■ Nils CHARLETON-GUIT-TEAUD ■ Anas COURROUX ■ Célia DA COSTA TAVARES ■ Estelle DAMOUR ■ Thomas DAMOUR ■ Rokia DEMBELE ■ Yasin DURMAZ ■ Amir ECHIHI ■ Aya EL AABOUNI ■ Ahmed EL HAIJ ■ Halima EL HAZMI ■ Chaïnèze EL MAATAOUI ■ Imène EL MATHARI ■ Sajida GOUGANE ■ Sajid GOUGANE ■ Jade HAMONO ■ Danyal HANIF ■ Karim HDIOUI ■ Yanis JERROUDI ■ Amanda KINIANGI ■ Hajar LABOUCH ■ Nabil LE POULLEN ■ Melissa LIMIER ■ Alimatou MACALOU ■ Aichata MACALOU ■ Souleymane MAJJADE ■ Thomas MARCOS ■ Soibira MZE ■ Théo PERRIER ■ Yanis ROBIN ■ Audrey ROULLET ■ Jihenne SERREIR ■ Selda SIMSEK ■ Reka SINGOL ■ Alexia SINGOL ■ Jordan SLIMANI ■ Wissam TAIBI ■ Camille WANDJI.



é en 1950 à Constantine, en Algérie, Benjamin Stora est considéré comme le plus grand spécialiste de l'histoire du Maghreb contemporain (XIX° et XX° siècles).

Docteur en sociologie (1978), et Docteur d'État en Histoire (1991), il a été le fondateur et le responsable scientifique de l'Institut Maghreb-Europe. Professeur des Universités, chercheur, il a publié une trentaine d'ouvrages, a été le conseiller historique des films Indochine (Oscar du meilleur film étranger, 1993), Le premier homme (2010) et Les hommes libres (2010), commissaire d'expositions, et auteur de documentaires (Les années algériennes, quatre volets d'une heure sur France 2 en 1991; Été 62 en Algérie, l'indépendance aux deux visages, sur France 5 en 2002).

Il a également été producteur et animateur à France

Culture. Grand Prix du Centre méditerranéen de la communication audiovisuelle en 2013 pour le documentaire avec Gabriel Le Bomin : Guerre d'Algérie, la déchirure - épisode 1. Il a aussi reçu le Prix de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA), en 2013, pour ses engagements antiracistes, et l'ensemble de ses travaux sur l'histoire du Maghreb contemporain.

Benjamin Stora est, depuis 2014, président du Conseil d'orientation de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée qui réunit le Musée de l'histoire de l'immigration et l'Aquarium de la Porte Dorée.

Sa dernière publication est la première *Histoire* dessinée de la guerre d'Algérie, aux éditions du Seuil, avec Sébastien Vassant.

L'historien Benjamin Stora explique pourquoi les combattants marocains ont eu une place particulière dans les rangs des soldats mobilisés par la France durant les guerres du XXº siècle. Pour eux aussi, c'était une lutte pour la liberté, l'égalité et la fraternité.

Les soldats d'Afrique du Nord ont-ils été mobilisés de la même manière par la France au XXº siècle ?

La colonisation du Maroc a eu lieu en 1912. Deux ans avant la Première Guerre mondiale, c'est très peu. La participation des Marocains est donc plus faible en tout cas que, par exemple, les Algériens qui, eux, ont été colonisés depuis 1830. L'Algérie étant intégrée administrativement à la France, la mobilisation y est beaucoup plus forte. Mais pas forcément acceptée malgré l'ancienneté de la présence française. Preuve en est la révolte, en 1916, des Aurès, dans l'est de l'Algérie, contre la conscription obligatoire pour les jeunes. En 1911 déjà, à Tlemcen, il y a eu un exode des Algériens musulmans, partis vers le Moyen-Orient ; ils voyaient cette conscription comme une injustice parce que, sans avoir obtenu la nationalité française, ils étaient envoyés mobilisés. Par contre, pour les juifs d'Algérie, la Grande Guerre, au contraire, a été le moyen d'affirmer leur appartenance française obtenue quarante ans plus tôt. En 1870, 37 000 juifs d'Algérie et tous les Européens (Italiens, Espagnols, Maltais, etc.) avaient obtenu leur citoyenneté par plusieurs décrets, le décret Crémieux en 1870 pour la communauté juive, et 1889 pour les migrants européens venant s'établir en Algérie. Une affirmation de l'entrée dans la société française par le sang versé.

> Le Sultan Sidi Mohammed Ben Youssef, qui deviendra le roi Mohammed V après l'indépendance, va choisir le camp des Alliés, contre l'Allemagne nazie.

Les Marocains ont plus facilement accepté d'être mobilisés ?

C'est un enrôlement très souvent contraint. La France, les Marocains ne la connaissent alors pas vraiment. Pourtant, la colonisation est l'objet d'un affrontement entre la France et l'Allemagne, qui conduira à la Première Guerre mondiale. Elle est déclenchée par l'attentat de Sarajevo avec l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, l'héritier de l'Empire austro-hongrois. Mais en toile de fond, il y a aussi le fait que la France avait des visées sur le Maroc. Cela heurtait la puissance allemande qui voulait construire son empire colonial en incluant le Maroc. Ce pays était d'autant plus important aux yeux des Allemands qu'il a une double façade, l'Atlantique et la Méditerranée. Le Maroc est d'abord l'objet d'un affrontement diplomatique entre la France et l'Allemagne, puis cet affrontement a débouché sur la guerre.

Et en 1914, il y a encore une grande hétérogénéité au Maroc.

Il y a ceux toujours fidèles au Sultan qui, par l'intermédiaire d'un personnage considérable, le général Lyautey, résidant général et commandant en chef des troupes dites « de pacification » et lui-même monarchiste, vont accepter de faire en sorte que des sujets partent à la guerre. Mais tout le Maroc est alors encore loin d'être « pacifié », il demeure des régions entières qui échappent au contrôle de la France. Il y avait eu des soulèvements, notamment dans le nord, puis encore après, en 1921, quand les berbères du Rif ont déclaré la guerre aux occupants de leur territoire, les Espagnols. La « pacification » du Maroc par la France ne s'achève en fait qu'en 1934.

La situation est donc très différente pour la Seconde Guerre mondiale...

Oui, cette fois, la totalité du Maroc est colonisée. La France est installée, le principe du recrutement est plus établi et là, beaucoup de Marocains vont participer à la guerre de 1940. Une guerre très meurtrière. 65 000 morts français entre mai et juin 1940 ; et les Marocains ont payé un très lourd tribut. Le Sultan Sidi Mohammed Ben Youssef, qui deviendra le roi Mohammed V après l'indépendance, va choisir le camp des Alliés, contre l'Allemagne nazie. En janvier 1943, la conférence d'Anfa, dans la banlieue de Casablanca, va réunir Roosevelt, Churchill et de Gaulle qui ont scellé leur union contre les Allemands et leurs alliés, notamment en s'accordant pour soutenir l'Union soviétique contre les nazis. Le Sultan est lui-même à la conférence. De nombreux Marocains vont participer aux premières campagnes de la Libération : Italie, débarquement en France, puis la campagne d'Allemagne.

L'ensemble des soldats des contingents d'Afrique du Nord sont-ils plus facilement envoyés en première ligne ?

Il y a un grand investissement du Maroc aux côtés des Alliés qui logiquement se traduit par un grand nombre de soldats envoyés en première ligne. Mais il y avait aussi l'Afrique noire, en particulier les tirailleurs sénégalais. Parce qu'une grande partie de l'empire colonial avait échappé au contrôle de Vichy. Après le débarquement anglo-américain de novembre 1942 en Afrique du Nord, l'empire se prononce en grande partie pour le général de Gaulle. D'où la conférence de Brazzaville en février 1944, où de Gaulle réunit les gouverneurs qui lui sont fidèles pour commencer à réfléchir à des possibilités d'autonomie des colonies.

Le général de Gaulle qui, en juin 1945, invite le Sultan Sidi Mohammed Ben Youssef à Paris et le fait Compagnon de la Libération, distinction exceptionnelle. Un geste politique ou une reconnaissance de l'implication toute particulière du Maroc dans la libération de la France ?

De Gaulle agit avec sincérité sans doute, mais il était un grand

homme politique... Dans sa vision géopolitique, le Maroc, est un pays géographiquement stratégique, avec la Méditerranée et Gibraltar, l'Atlantique. C'est une pièce maîtresse dans la constitution de l'empire et le Sultan est un personnage qui a aussi une fonction religieuse très forte, de Gaulle a besoin de l'avoir avec lui.

Il sait que des Marocains se sont engagés dans l'armée de Franco en Espagne durant la guerre 1936-1939, contre les Républicains. Ces Marocains dans l'armée franquiste espéraient ainsi s'appuyer sur cette Espagne-là pour accéder à leur indépendance politique vis-à-vis de la France.

Pour la France ou pour l'Espagne de Franco, l'engagement de ces Marocains dans une armée ne répondait-elle pas d'abord à une raison économique ?

Absolument. La « pacification » du Maroc s'achève en 1934, il y a eu beaucoup de confiscations de terres, de déplacements de populations, donc de la famine. L'armée apparaît comme un moyen de survie. C'est d'ailleurs une vieille tradition dans l'histoire coloniale, l'armée fonctionne comme une protectrice de ceux qui adhèrent à sa présence. Les soldats qui s'engagent peuvent même espérer faire carrière, voir leur solde, augmenter.

Beaucoup de ceux qui ont fait l'Indochine avec la France vont continuer avec elle à faire la guerre d'Algérie en pensant toujours que c'est la même guerre qui continue : 1940-1945, 1946-1954, 1956...

Après la Première Guerre mondiale, puis la Seconde, les soldats dits « indigènes » sont encore mobilisés en Indochine. Et cette fois pour, en somme, combattre d'autres « indigènes » revendiquant leur indépendance, le Vietminh. Comment les Africains acceptent-ils cette démarche ?

Parce qu'ils ont le sentiment, non pas d'une nouvelle ou d'une autre guerre, mais de poursuivre la guerre. Ils ont fait la campagne d'Italie, la campagne de France, et en 1946-1947, c'est une armée de professionnels qui part en Indochine avec, parmi ces soldats, beaucoup de coloniaux. Algériens, Marocains et Tunisiens représentent à eux seuls le quart des 488 000 soldats envoyés en Indochine. Plus 60 000 tirailleurs sénégalais d'AOF et d'AEF (*). L'armée est devenue leur métier, ils ne font pas une guerre différente après l'autre ; pour eux, c'est toujours la même guerre.

Comment ces soldats coloniaux intégrés à l'armée française peuvent-ils réagir une fois que leurs pays obtiennent leur indépendance politique ?

Beaucoup de Marocains, à la fin du protectorat, le 2 mars 1956, sont directement transférés de l'armée française à l'armée marocaine, les Forces armées royales (FAR). 14 000 anciens combattants pour la France ont ainsi consti-

tué le socle de ces Forces royales. Mais ce ne sera pas le cas pour les anciens combattants algériens ; eux n'ont pas eu cette possibilité de se reconvertir dans l'armée de leur pays, car à ce moment-là, l'Algérie, c'est encore la France, jusqu'en 1962. D'ailleurs, beaucoup de ceux qui ont fait l'Indochine avec la France vont continuer avec elle à faire la guerre d'Algérie en pensant toujours que c'est la même guerre qui continue : 1940-1945, 1946-1954, 1956... Sauf que l'histoire a changé, la guerre n'est plus de même nature. Et ils vont se retrouver « du mauvais côté ». C'est de là que naissent les harkis, les musulmans supplétifs de l'armée française. Le Maroc a évité ces affrontements sanglants post-Indochine parce qu'ayant obtenu son indépendance plus tôt que l'Algérie, l'intégration des anciens combattants dans les Forces armées royales a été immédiate.

Il y avait une vraie solidarité maghrébine chez ces soldats combattant pour la France, malheureusement, ensuite, l'histoire nationale les a séparés.

Les soldats d'Afrique du Nord, au cours des différents conflits, combattaient dans des unités constituées par nationalités. Avaient-ils des liens entre eux ?

Naturellement, ils se connaissaient tous, ils parlaient le même langage. Et la plupart venaient du même milieu, des campagnes. Une complicité culturelle, sociale, maghrébine et religieuse, jouait forcément. Les barrières nationales telles qu'elles existent aujourd'hui au Maghreb n'avaient pas du tout cette force, il n'y avait pas ce sentiment nationaliste exacerbé des Marocains vis-à-vis des Algériens et inversement, que l'on connaît aujourd'hui. Il y avait une vraie solidarité maghrébine chez ces soldats combattant pour la France, malheureusement, ensuite, l'histoire nationale les a séparés.

Il y a eu 80 000 soldats morts en Indochine, contre 27 500 en Algérie. Trois fois plus, c'est un traumatisme dont il est difficile de parler.

Les combattants d'Afrique du Nord étalent-ils perméables aux valeurs de la République véhiculées par l'Armée ?

Oui, d'ailleurs, la première revendication, c'était celle de l'égalité, qui s'exprimait par la revendication de l'égalité des soldes. « Pourquoi, moi Africain, je toucherais moins qu'un Européen alors que je suis aussi en première ligne ? »



Le désir d'égalité porté par la République était très fort chez eux. La fraternité aussi. La liberté, ça se discute plus car ils savaient très bien que quand ils sortaient de l'armée, ils n'avaient pas plus de droits que les autres sujets coloniaux. Mais le désir de liberté s'est aussi exprimé, comme l'égalité. Le désir de liberté est devenu le désir d'indépendance.

Comment expliquer que, devenus octogénaires, nonagénaires, ces anciens combattants ont toujours tant de mal à parler de leurs guerres, notamment de l'Indochine?

L'Indochine, cela a été extrêmement violent. Une guerre très meurtrière et vécue dans des conditions difficilement suppor-

tables. L'altérité de l'Asie avec son humidité tropicale, lourde, étouffante, pour ces hommes d'Afrique du Nord, c'est une autre planète. Ils ont beaucoup souffert. Et la mémoire de la guerre d'Indochine est coincée entre la Seconde Guerre mondiale et l'Algérie. Ils n'ont pas le temps de digérer l'expérience de la Seconde Guerre mondiale que déjà la guerre d'Algérie vient recouvrir leur propre histoire en Indochine. Pourtant, il y a eu 80 000 soldats morts en Indochine, contre 27 500 en Algérie. Trois fois plus, c'est un traumatisme dont il est difficile de parler.

(*) De septembre 1945 au cessez-le-feu en juillet 1954, 488 560 hommes (et femmes) furent affectés successivement aux Forces françaises d'Extrême-Orient (F.F.E.O). Marocains, Algériens, Tunisiens: 69 bataillons (infanterie, artillerie, Génie, goums, cavalerie), 122 920 hommes débarqués de 1947 à 1954; 8 217 tués, 11 406 blessés. Africains d'A.O.F. [Afrique occidentale française qui réunit huit colonies: la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan français (devenu le Mali), la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Niger, la Haute-Volta (devenue le Burkina Faso), le Togo et le Dahomey (devenu le Bénin)] et d'A.E.F. [Afrique équatoriale française qui réunit quatre colonies: le Gabon, le Moyen-Congo (dont une partie correspond au Gabon, une autre à l'actuelle République du Congo), le Tchad et l'Oubangui-Chari (devenu la République Centrafricaine)]: 15 bataillons (infanterie, artillerie), 60 340 hommes débarqués de 1947 à 1954; 2 843 tués, 9 706 blessés. Source: Office national des anciens combattants et victimes de guerre (O.N.A.C.V.C).



Août 1943, Rabat. Rencontre entre Sidi Mohammed ben Youssef, Sultan du Maroc et le général de Gaulle, en présence du prince héritier Moulay Hassan. © Coll. C. Touron



Défilé des tirailleurs marocains sur les Champs Elysées, le 11 novembre 1944. © Coll. C. Touron



Milieu des années 1950, Maroc. Goumiers à cheval, quelques mois avant l'intégration des goums aux Forces armées royales marocaines. « Beaucoup de Marocains, à la fin du protectorat, le 2 mars 1956, sont directement transférés de l'armée française à l'armée marocaine. 14.000 anciens combattants pour la France ont ainsi constitué le socle de ces Forces royales ».
© Coll. H. Chartier

Lexique

Goumiers: fantassins légers, incorporés à un goum, recrutés essentiellement dans les tribus berbères des montagnes de l'Atlas. Les premiers goums marocains sont créés en 1908. A l'origine, les goumiers sont des supplétifs de l'armée française puis ils deviennent rapidement des forces régulières, tout en se distinguant des autres troupes par leur fonctionnement singulier, leur équipement traditionnel et leurs missions d'abord centrées sur le territoire marocain (patrouilles, reconnaissances, maintien de l'ordre et de la sécurité).

Spahis: (étymologie: emprunté au turc « sipahi », « soldat de la cavalerie » lui-même issu du persan « sipāhi », « cavalier, soldat ») cavaliers de l'armée française d'Afrique du nord, dite armée d'Afrique, dont le recrutement est majoritairement constitué de soldats musulmans / « indigènes ». Les régiments de spahis marocains sont issus des escadrons auxiliaires marocains créés en 1912. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, ils se mécanisent, notamment avec des blindés légers.

Groupe de tabors marocains (GTM): équivalent d'un régiment de 2 500 à 3 000 hommes environ, un GTM rassemble en théorie trois tabors et un goum de commandement et d'engins.

Tirailleurs: fantassins de l'armée d'Afrique, dont le recrutement est majoritairement constitué de soldats musulmans / « indigènes ». Les régiments de tirailleurs marocains sont issus des troupes auxiliaires marocaines créées en 1912. Jusqu'en 1956, ils constituent des unités d'élite de l'infanterie française.

Tabor: (étymologie: provient du turc « tabur » signifiant bataillon, soit directement soit par l'intermédiaire de l'arabe « tābūr » lui-même issu du turc) équivalent d'un bataillon de 750 à 900 hommes environ. Un tabor comprend théoriquement trois goums plus un goum de commandement et d'engins.



Gradés marocains membres des goums durant la Seconde Guerre mondiale. Dessin du lieutenant Jouanneau-Irrièra. © Musée de l'Armée, Paris

Goum : (étymologie : vient de l'arabe classique « qawm », qui signifie à la fois « le peuple » et l'idée de « se lever », par extension le terme goum désigne une troupe levée dans une tribu) équivalent d'une compagnie de près de 200 hommes, un goum forme une unité légère et mobile, composée en théorie de trois sections d'infanterie, d'un peloton de cavalerie, d'un échelon muletier et d'un groupe de mitrailleuses renforcé de mortiers à partir de 1943. D'où son appellation de goum mixte.

Par Jean-Pierre Riera

En septembre 1914, les combats menés à la baïonnette sont brefs, violents et extrêmement meurtriers. Fin septembre il ne reste plus que 700 rescapés sur un effectif initial de 4 300 hommes!

ébut août 1914, la Première Guerre mondiale éclate. Pour la France, il est capital de mobiliser rapidement les ressources humaines et matérielles de son empire colonial afin notamment de compenser la supériorité démographique de l'Allemagne. Dans cet effort général, le Maroc, sous protectorat français depuis le 30 mars 1912 (traité de Fès), doit lui aussi être mis à contribution. Pourtant, l'Empire chérifien est loin d'être pacifié, une grande partie du territoire est encore en lutte contre l'occupant et la présence française y est bien mal assurée. C'est en juillet 1912, sous l'impulsion de Lyautey, résident général de France au Maroc, que les anciennes troupes chérifiennes sont réorganisées et étoffées par de nouveaux éléments ; elles deviennent alors les troupes auxiliaires marocaines (TAM). A la veille de la Grande Guerre, c'est donc un peu plus de 8 000 hommes formant les TAM qui sont prêts à être engagés sur les champs de bataille européens.

Les tirailleurs

Mi-août 1914, deux régiments de « chasseurs indigènes » à pied s'embarquent pour rejoindre la France ; cette dénomination vague et étonnante leur est donnée puisqu'il ne faut faire aucune référence au Maroc, le Sultan Moulay Youssef n'ayant pas encore officiellement déclaré la guerre à l'Allemagne. Dès janvier 1915 ces troupes recevront un nom amené à s'illustrer sur bien des secteurs d'opérations : régiment de marche de tirailleurs marocains (RMTM). Le 5 septembre 1914, ces hommes sont d'abord précipités dans la bataille de l'Ourcq, à moins de trente kilomètres de Paris, où ils participent au premier acte de la bataille de la Marne. Les combats menés à la baïonnette sont brefs, violents et extrêmement meurtriers. Fin septembre il ne reste plus que 700 rescapés sur un effectif initial de 4 300 hommes !

A l'image de cette hécatombe, les pertes des premiers mois de la guerre dans l'armée française sont effroyables. Dès la fin de l'année 1914, Paris décide d'accélérer le recrutement des soldats de l'empire colonial. La conscription n'existant pas au Maroc, il s'agit d'engagements volontaires. Or, ils ne sont pas suffisants malgré l'attrait que peut constituer la prime

initiale d'engagement. Lyautey doit donc adopter des mesures contraignantes pour lever des troupes et le caractère forcé de nombreux recrutements ne fait aucun doute dans les régions de plaines et de plateaux très sollicitées, ainsi que dans les régions montagneuses en partie insoumises. Au total, c'est près de 7 % des effectifs militaires provenant d'outre-mer que le Maroc va fournir à la France de 1914 à 1918, soit environ 40 000 combattants.

Au début de l'année 1915, les tirailleurs marocains doivent s'adapter à la guerre de position et à ses longues journées de garde dans le froid, sous la pluie et parfois la neige, dans les tranchées de France qui deviennent le quotidien de tous les soldats du front ouest. Par la suite, ils sont engagés dans toutes les grandes batailles du conflit, souvent en première ligne, étant donné leurs grandes qualités offensives et leur mordant dans l'attaque.



6 septembre 1914, Neufmontiers. Tirailleurs marocains rescapés des sanglants combats de la bataille de l'Ourcq. © Coll. C. Touron

On les retrouve lors des offensives, aussi vaines que meurtrières, lancées en Champagne et en Artois en 1915. Pendant la bataille de Verdun (1916), ils s'illustrent au cours de la première tentative de reprise du fort de Douaumont dans des combats au corps à corps sous un déluge de feu et d'acier. En avril 1917, aux premières heures de la tristement célèbre offensive du Chemin des Dames, ils s'élancent hors de leur tranchée et atteignent au prix de lourdes pertes leurs objectifs, mais ils doivent s'arrêter étant trop avancés! Le 1er RMTM ainsi que le tout jeune 2e RMTM, formé en janvier 1918, participent tous deux avec brio à la contre-offensive victorieuse des Alliés d'août à novembre 1918, accumulant là encore hauts faits d'armes ainsi que récompenses personnelles e collectives.

Les spahis

L'engagement des soldats marocains ne se limite pas aux seuls tirailleurs, puisque quatre escadrons de « chasseurs indigènes » à cheval s'embarquent pour la France dès août 1914. Ces troupes, bientôt appelées régiment de marche de spahis marocains (RMSM) sont issues des Escadrons Auxiliaires Marocains créés à l'occasion de la réorganisation de l'armée chérifienne en 1912. Le RMSM assure une mission de protection lors de la bataille de la Marne puis est engagé entre Reims et Soissons; de la mi-septembre à la mi-novembre on le retrouve lancé avec succès dans la course à la mer, de la Champagne aux Flandres, suivant l'ennemi au plus près.

nt ∋s

าร

JS

re

ur



1915, France. Un peloton de spahis marocains en uniforme de parade avec leur burnous traditionnel. © Coll. C. Touron

En novembre 1914, les hommes montés en Belgique participent à la bataille de l'Yser. Mais bientôt, les spahis doivent s'adapter eux aussi à la guerre de position. Les cavaliers démontés s'entraînent alors pour des missions à pied. De petites unités formées de soldats d'élite mènent notamment des embuscades à l'arme blanche, des coups de main, des descentes de nuit dans les tranchées ennemies qui permettent aux plus anciens spahis de mettre à profit leur grande expérience du baroud dans le bled.

Partout, les spahis sont remarqués pour leur courage, leur ténacité et leur habileté.

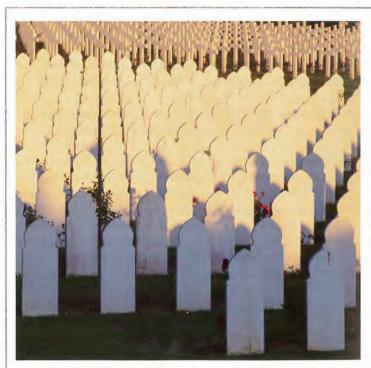
Le RMSM est déplacé régulièrement sur le front ouest : en 1915, il est en Champagne, passe aux Eparges, puis en Artois, toujours en première ligne ; en 1916, sur la Somme et dans l'Oise, il multiplie les reconnaissances et les coups de main dans les lignes adverses. Partout, les spahis sont remarqués pour leur courage, leur ténacité et leur habileté ; rustiques à l'extrême, ils s'adaptent à toutes les situations et particulièrement à la rude vie des tranchées.

et En février 1917, le régiment embarque avec armes, bagages et chevaux pour rejoindre le théâtre d'opérations des Balkans.

C'est une nouvelle page de son histoire qui s'ouvre avec des combats menés tout d'abord en Grèce puis dans les rudes montagnes d'Albanie et en Serbie, contre les Autrichiens, les partisans albanais, les Bulgares et les Allemands.

Combattant dans le froid, sous la neige, en montagne, au bord de ravins escarpés, franchissant des torrents furieux gonflés par les pluies automnales, les hommes du RMSM continuent de se distinguer en poursuivant les soldats autrichiens et allemands dans leur retraite jusqu'aux portes de la Hongrie, en direction du Danube. Fleuve que les spahis marocains atteignent quelques jours avant la signature de l'armistice du 11 novembre 1918, qui marque la fin de la Première Guerre mondiale avec la victoire de la France et de ses alliés. Une victoire chèrement acquise sur le plan humain.

Côté marocain, le bilan des pertes n'est pas facile à établir avec précision. Celles-ci sont importantes parmi les tirailleurs qui sont employés comme unités de choc, souvent en première ligne lors de grandes offensives très meurtrières. De leur côté, les spahis comptent 101 tués. Surtout utilisés pour des attaques ponctuelles, des coups de main, des poursuites en montagne, leurs missions se révèlent plus économes en vies humaines. Les pertes globales (tués, blessés, disparus) sont de près de 11 000 Marocains. Cela représente environ un quart des effectifs engagés, soit l'équivalent du tribut payé par leurs frères d'armes français dans un conflit particulièrement meurtrier avec, au total, près de 10 millions de morts.



Nécropole nationale de Douaumont. Vue partielle du carré musulman. Ses 592 sépultures abritent les corps de combattants originaires du Maghreb et d'Afrique noire tombés dans le secteur de Verdun. © Ph. C. Touron

Le 14 juillet 1919, lors du défilé de la Victoire à Paris, un vibrant hommage est rendu par la foule aux détachements de spahis et de tirailleurs marocains qui passent sous l'Arc de triomphe et dont la présence symbolise la contribution du Maroc à la victoire de 1918.

ébut septembre 1939, la Seconde Guerre mondiale commence en Europe. Le Sultan du Maroc, Sidi Mohammed ben Youssef (futur Roi Mohammed V), exprime alors son soutien inconditionnel à la France contre l'Allemagne nazie : « À partir de ce jour et jusqu'à ce que l'étendard de la France et de ses alliés soit couronné de gloire, nous lui devons un concours sans réserve, de ne lui marchander aucune de nos ressources et ne reculer devant aucun sacrifice. »

Comme un symbole, le premier mort des forces terrestres de la France libre est un spahi marocain issu de l'escadron Jourdier, Mohamed ben Ali, tué le 2 janvier 1941 en Érythrée.

Comme en 1914, la France fait appel aux troupes de son empire colonial. Avant septembre 1939, elle comptait déjà dans son armée des soldats de métier marocains. Mais son entrée en guerre implique de recruter de nouveaux effectifs sur l'ensemble de l'Empire chérifien. Les hommes qui s'enrôlent restent théoriquement des volontaires mais dans les faits, un certain nombre sont aussi désignés par les autorités locales.

Au printemps 1940, près de 90 000 combattants marocains dans l'armée française

Majoritairement jeunes et ruraux, issus notamment des régions montagneuses de l'Atlas peuplées de tribus berbères, ces hommes ont des motivations diverses où dominent la volonté de fuir la misère, le goût de l'aventure et l'attirance pour le métier des armes. Leur phase d'enrôlement ne rencontre aucune difficulté. Au printemps 1940, on compte ainsi près de 90 000 combattants marocains dans l'armée française, qui se répartissent au sein de dix régiments de tirailleurs, quatre régiments de spahis, deux régiments d'artillerie, deux bataillons du Génie, vingt-cinq compagnies du Train et cent-vingt-six goums. Un peu plus de la moitié de ces soldats (exception faite des goumiers cantonnés au Maroc) vont participer à la campagne de France.

Au cours de cette campagne, la 1^{re} division marocaine s'illustre lors de la bataille de Gembloux, en Belgique, qui constitue l'une des rares victoires tactiques de l'armée française en mai-juin 1940. La Horgne, la banlieue lilloise, la montagne de Reims et Annonay sont autant de faits d'armes qui témoignent aussi du courage et de la détermination des troupes marocaines durant ces semaines tragiques. Malgré la défaite militaire française, les soldats marocains n'ont donc pas dé-

mérité, au prix d'un lourd tribut : 2 100 tués, des milliers de blessés et 18 000 prisonniers. Pour ces derniers débute un captivité éprouvante dans les Frontstalags allemands situe en territoire français.



Milieu de la Seconde Guerre mondiale. Portraits de goumiers marocains. Dessin d'Igor Arnstam. © Coll. C. Touron

Après l'armistice du 22 juin 1940, les combattants marocair se retrouvent confrontés à une lutte entre deux légitimité dont ils ne comprennent d'ailleurs guère le sens : d'un côt le gouvernement de Vichy du maréchal Pétain qui s'engag sur la voie de la collaboration avec l'Allemagne ; de l'autr la France libre du général de Gaulle qui continue le comb dans le camp allié. Comme un symbole, le premier mort de forces terrestres de la France libre est un spahi maroca issu de l'escadron Jourdier, Mohamed ben Ali, tué le 2 janvi 1941 en Érythrée! Des soldats marocains de la 22° comp gnie nord-africaine contribuent aussi à la résistance héroïqi de la 1° brigade française libre à Bir Hakeim, en Libye, mai-juin 1942.

Parallèlement, malgré la tutelle du régime de Vichy et la si veillance des commissions d'armistice germano-italienn en Afrique du Nord française, des opérations de camoufla d'hommes et de matériel y sont menées, notamment par l' termédiaire des goums marocains rebaptisés pour la circor tance «méhallas chérifiennes», prélude à leur organisati en quatre groupes de tabors marocains (GTM), en vue de revanche.

Les soldats marocains jouent un rôle très actif dans les combats pour la Libération de la France

Le débarquement anglo-américain au Maroc et en Algrie, le 8 novembre 1942, marque l'effacement progressif Vichy en Afrique du Nord française. Dès lors, son armée pareprendre la lutte aux côtés des Alliés. De décembre 1942

mai 1943, plus de 7 000 soldats marocains participent à la difficile mais victorieuse campagne de Tunisie, au sein de l'armée d'Afrique ou des Forces françaises libres. S'y distinguent respectivement les artilleurs, tirailleurs et goumiers de la division de marche du Maroc ainsi que le 1er régiment de marche de spahis marocains.

de Suite à la conférence alliée d'Anfa, en janvier 1943, l'armée ne française se réorganise et se réarme avec du matériel américain, grâce auquel des unités sont constituées, comme la 2º division d'infanterie marocaine (DIM) et la 4º division marocaine de montagne (DMM). Ce qui nécessite une nouvelle phase d'enrôlement de volontaires marocains en vue des combats pour rétablir la liberté en Europe. En juillet-août 1943, à la demande du commandement américain, le 4e tabor marocain participe brillamment à la campagne de Sicile. En septembreoctobre 1943, au sein d'un détachement français débarqué pour soutenir les patriotes corses insurgés, plus de 4 000 combattants marocains de la 4° DMM et du 2° GTM contribuent activement à la libération du premier département de France. Les goumiers, en particulier, livrent des combats très durs lors de la prise du col de Teghime qui ouvre les portes de Bastia.

De décembre 1943 à juillet 1944, plus de 30 000 soldats marocains appartenant à un corps expéditionnaire français participent à la campagne d'Italie. D'abord positionnés au nord-est de Cassino, dans la région montagneuse des Abruzzes, ils impressionnent les Alliés suite à leurs exploits sur le mont Pantano, l'éperon de la Mainarde ou la costa San Pietro. Exploits obtenus au prix de grandes souffrances physiques et morales. En mai 1944, la 2º DIM, la 4º DMM et trois GTM jouent un rôle ins essentiel dans l'offensive française du Garigliano, qui enfonce és, le front au sud de Cassino, dans les monts Aurunci, ouvrant aux té, Alliés la route de Rome. Cette victoire éclatante, chèrement acge quise, s'accompagne malheureusement d'exactions contre la re, population italienne. Au final, le coût humain de la campagne bal d'Italie s'avère très élevé pour les soldats marocains qui déplodes rent plus de 10 000 tués, blessés et disparus.

La France est heureuse que le premier souverain accueilli sur son sol depuis la Victoire soit précisément Sa Majesté Sidi Mohammed ben Youssef, dont les fils ont, une fois de plus, si vaillamment lutté à nos côtés.

ain

pa-

que

en

sur-

age

l'in-

tion

e la

vier and a

Général Charles de Gaulle

A la veille du débarquement de Provence, le 15 août 1944, l'Armée de terre française compte encore 73 000 Marocains. De la mi-août 1944 jusqu'au début février 1945, intégrés majorilgé tairement à la 1^{re} armée française, ils jouent un rôle très actif f dedans les combats pour la libération de la France avec les forces peul^{allié}es, de la Provence à l'Alsace, en passant par les Alpes, les 12 àVosges et la Trouée de Belfort. Au sein de la 2º division blindée, plus de 1 500 combattants marocains prennent part à la fin de la bataille de Normandie puis à la libération de Paris et de Strasbourg. Par dizaines, d'autres militaires marocains, anciens captifs de 1940 échappés des Frontstalags, participent aussi à la Libération parmi les forces de la Résistance intérieure. Mais cette campagne victorieuse est très éprouvante, particulièrement pour les unités de tirailleurs et de goumiers. La fatigue et les souffrances accumulées contribuent, dès l'automne 1944, à l'apparition d'une crise morale qui frappe globalement l'armée d'Afrique, dans un contexte d'agitation nationaliste croissante au Maghreb.... Néanmoins, les soldats nord-africains dans leur immense majorité restent fidèles à la France, comme le confirme le nombre réduit de désertions malgré une active propagande allemande depuis le début du conflit.

La dépouille d'un soldat marocain inhumée au Mont Valérien



Nécropole nationale de Venafro, Italie. Le carré musulman. © Ph. C. Touron

Le 31 mars 1945, la 2º DIM se distingue une nouvelle fois en franchissant le Rhin dans des conditions dantesques. Débute alors une ultime campagne victorieuse des soldats marocains et de leurs frères d'armes français ou maghrébins en Allemagne puis en Autriche. Celle-ci s'achève avec la capitulation du IIIe Reich nazi, le 8 mai 1945, qui marque la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe et le début des festivités de la Victoire, auxquelles participent les soldats marocains lors de défilés et de parades en France, en Allemagne ou en Autriche. C'est dans ce contexte, que le général de Gaulle remet publiquement, le 28 juin 1945, la Croix de la Libération à Sidi Mohammed ben Youssef, en reconnaissance de sa fidélité « dans les pires circonstances » et des sacrifices consentis par son peuple : « La France est heureuse que le premier souverain accueilli sur son sol depuis la Victoire soit précisément Sa Majesté Sidi Mohammed ben Youssef, dont les fils ont, une fois de plus, si vaillamment lutté à nos côtés ».

Au total, de 1939 à 1945, les troupes marocaines ont enregistré de 7 000 à 9 000 tués ou disparus et environ 30 000 blessés! Parmi ces morts, le tirailleur Allal Ould M'Hamed ben Semers, tué dans les Alpes le 6 octobre 1944, est inhumé solennellement au mont Valérien le 11 novembre 1945, avec une quinzaine d'autres soldats de l'armée française et de résistants. La dépouille d'un soldat marocain dans ce haut lieu de la mémoire combattante française constitue un symbole très fort, dont la signification est grande au regard de la participation du Maroc à la Seconde Guerre mondiale pour la défense de la liberté.

666

près la Victoire de 1945, la 2e DIM, la 4e DMM et les quatre GTM sont dissous. Prélude pour des milliers de combattants marocains à un retour à la vie civile dans leur pays. Mais dès 1946, 15 000 tirailleurs démobilisés l'année précédente signent un contrat de réengagement, qui coïncide avec les premières opérations militaires françaises en Indochine. « L'Indo » désigne un ensemble de colonies et de protectorats français en Asie du Sud-Est, où la domination française remonte à la seconde moitié du XIXe siècle. Une domination remise en cause par un mouvement nationaliste qui a pris la forme, en 1941, de la Ligue pour l'indépendance du Vietnam, organisme à la fois politique et militaire plus connu sous le nom de Vietminh, créé par le Parti communiste indochinois. Profitant de l'évincement des autorités françaises en Indochine, suite à l'intervention du Japon, allié de l'Allemagne nazie, le Vietminh a pris le contrôle du pays en août 1945. Mais avec la capitulation du Japon, le 2 septembre, la France cherche à rétablir sa souveraineté sur la péninsule indochinoise.

Tous découvrent un pays qui les déconcerte et dans lequel ils vont devoir faire face à trois ennemis : le terrain, le climat et le Vietminh.

Au cours des semaines suivantes, y débarquent les premiers éléments du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO) constitués uniquement d'effectifs « blancs ». Fin 1945-début 1946, ces soldats de métier s'emploient à des opérations de reconquête tandis que le gouvernement français tente de négocier une solution politique avec le Vietminh.



Lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Maroc. Le drapeau du 5 régiment de tirailleurs marocains. © Coll. C. Touron

Suite à l'échec de ces négociations, la guerre d'Indochine entre dans un processus irrémédiable, fin 1946, qui nécessite l'engagement de troupes supplémentaires. Si la France re fuse d'envoyer son contingent dans un conflit de cette nature à douze mille kilomètres de la métropole, elle est conscient que le nombre de volontaires français n'est plus suffisant Outre l'appel à des soldats indochinois et aux troupes co loniales d'Afrique noire, les autorités françaises se résol vent, début 1947, à expédier en Indochine des combattants d'Afrique du Nord, malgré les tensions qui y règnent du fai des revendications nationalistes liées à une aspiration crois sante à l'indépendance.

Plus de 60 000 Marocains participent à la guerre d'Indochine, soit 52,2 % des effectifs nord-africains du corps expéditionnaire français

En dépit de ce contexte, le recrutement des soldats marco cains ne rencontre pas de difficultés. Jusqu'en 1950, il s'agi majoritairement de soldats rengagés. Leurs motivations restent les mêmes qu'auparavant, dans un pays où la misère de campagnes est accentuée par de fréquents épisodes de sé cheresse. Le sentiment que l'ordre militaire, malgré certaine inégalités de traitement, est somme toute plus égalitaire que l'ordre colonial, l'existence d'une fraternité d'armes et l'atta chement à des chefs sont aussi des éléments à prendre et considération dans le choix de ces volontaires.

Si 90 % d'entre eux sont des ruraux, peu instruits, le nombre de citadins augmente régulièrement au cours du conflit. L majorité des recrues restent de jeunes hommes souver célibataires, même si les « vieux soldats » expérimentés son nombreux, du moins lors des premières années du confli Plus de 60 000 Marocains participent à la guerre d'Indochine soit 52,2 % des effectifs nord-africains du CEFEO. Leur séjou est fixé à deux années mais dans les faits, il dure souvent plu longtemps. Comme depuis la Grande Guerre, la proportio des fantassins dans les troupes marocaines y est la plus forte avec 57 % de tirailleurs et 8,5 % de goumiers. Les autre effectifs marocains, au sein du CEFEO, se répartissent parn les spahis (11,5 %), les artilleurs (5,5 %), les sapeurs du Gé nie (6 %), les soldats du Train (6 %) et diverses unités d Matériel, d'Intendance ou de Service de santé. Ce ne sont pa moins de vingt-quatre bataillons appartenant à huit régiment de tirailleurs marocains (RTM), neuf tabors et trois régiment de spahis marocains qui sont engagés en Indochine.

Le harcèlement d'un ennemi insaisissable

Au terme d'un long et pénible trajet en bateau, les premier tirailleurs et spahis marocains débarquent en Indochine et 1947, les gourniers s'y déploient à partir de la fin 1948. Tou découvrent un pays qui les déconcerte et dans lequel ils voi devoir faire face à trois ennemis : le terrain, le climat et Vietminh.

Le terrain tout d'abord : les soldats marocains s'avèrent mal à l'aise dans les rizières et les zones aquatiques le long des fleuves, dans les deltas tonkinois et du Mékong ; ils sont aussi perturbés par la jungle avec sa faune sauvage et sa végétation oppressante. Les montagnes du Laos et du Tonkin, envahies de végétation et aux versants abrupts, constituent également ne des milieux contraignants et éprouvants.

te Le climat ensuite : si les Marocains apprécient à leur arrivée e- les premières averses de la saison des pluies, ils en perçoire, vent très vite les inconvénients tant au niveau du sol détrempé te que pour leur propre santé à cause des affections tropicales. Int. La moiteur ambiante et les efforts physiques mouillent leurs co-tenues, provoquant des dermatoses auxquelles s'ajoutent, duoi-rant la saison sèche, des parasitoses contractées en buvant de lets l'eau au gré des opérations.

ait Le Vietminh enfin: souffrant d'un manque de moyens au début is- du conflit, il mène d'abord une lutte essentiellement défensive s'appuyant sur une guérilla isolée. Mais à partir de 1950, il obtient le soutien politique des pays du bloc communiste, dans le contexte de la guerre froide, et surtout l'appui logistique et militaire de la Chine communiste, pays frontalier. Dès lors, il peut constituer un véritable corps de bataille, l'Armée populaire du Vietnam (APV), capable de lancer des offensives contre le ro- CEFEO dans le nord Tonkin, qui devient le principal théâtre igit d'opérations de la guerre.

ue Le sacrifice des soldats marocains a été une fois ta de plus à la hauteur de leur engagement, que ce soit en lors des combats ou de leur captivité effroyable dans les camps du Vietminh.

flit Réparties sur l'ensemble de l'Indochine, les troupes marocaines ne sont employées à des missions statiques pour la défense d'un oursecteur ou des missions d'intervention mobile. Dans le preolus mier cas de figure, les combattants marocains assurent des tiongardes, des patrouilles, le contrôle des populations, l'escorte rte de convois, l'ouverture des routes. Missions qui les exposent resau harcèlement d'un ennemi insaisissable, qui se fond dans irmila population et disparaît dans la nature après de soudaines Gé.embuscades. Dans le deuxième cas, les troupes marocaines de intègrent des unités d'intervention, souvent au sein de groupepasments mobiles, engagées contre le corps de bataille de l'APV. entsQue ce soit lors des missions statiques dans une guerre sans entifront ou lors des grandes opérations menées au Tonkin et au Laos, les soldats marocains apportent dans leur ensemble satisfaction, du fait de leurs qualités guerrières, de leur loyauté et de leur moral. Si la propagande du Vietminh et la détérioration de la situation politique au Maroc à partir de 1951 troublent iersparfois ces hommes, elles ne remettent pas en cause leur soerlidité et leur discipline, qui peuvent néanmoins connaître des outfléchissements lors de circonstances particulières. 100 à 200 vondésertions sont à déplorer dans leurs rangs sur l'ensemble du et le^{conflit}, soit une proportion très faible. Bien peu le font d'ailleurs pour rejoindre le Vietminh.



Février 1951, Ben Tre, delta du Mékong. Une section de tirailleurs marocains du 1º RTM rend les honneurs. © Coll. P. Molle

Les Marocains participent aux principales batailles de la guerre d'Indochine, au cours desquelles ils s'illustrent en accomplissant de hauts faits d'armes, dans la victoire ou la défaite. Tels les goumiers, réunis au sein du Groupe de tabors marocains d'Extrême-Orient, qui contribuent, en mai 1950, au dégagement d'un bataillon de tirailleurs du 8° RTM pris au piège à Dong Khe, sur la RC4 (route coloniale 4), « la route du sang » qui longe la frontière avec la Chine.

Une résistance héroïque, confinant au sacrifice, en se battant « comme des lions hurlants » sur le massif du Na Keo

Goumiers et tirailleurs que l'on retrouve ensuite dans le désastre de la RC4, en octobre 1950, où ils subissent une lourde et meurtrière défaite, à l'issue de combats à un contre cinq et non sans avoir lutté avec un courage inouï, à l'image des goumiers du 11° tabor qui offrent une résistance héroïque, confinant au sacrifice, en se battant « comme des lions hurlants » sur le massif du Na Keo!

En 1951, les soldats marocains et leurs frères d'armes du CEFEO prennent leur revanche lors des batailles victorieuses de Vinh Yen puis du Dong Trieu et de la rivière Noire.

En octobre 1952, des tirailleurs du 6° RTM contribuent également avec vigueur à la victoire du camp retranché de Na San sur lequel se brisent les assauts de l'APV. Mais la défaite de Dien Bien Phu en mai 1954, qui engloutit entre autres un bataillon de tirailleurs marocains, au terme d'une longue bataille, contraint la France à signer un armistice au mois de juin suivant, prélude aux accords de Genève qui entérinent la fin de l'Indochine française.

Dans ce conflit, que d'aucuns en France ont surnommé la « sale guerre », le sacrifice des soldats marocains a été une fois de plus à la hauteur de leur engagement, que ce soit lors des combats ou de leur captivité effroyable dans les camps du Vietminh, où 40 % des prisonniers marocains ont trouvé la mort. Le bilan global des pertes marocaines, difficile à établir avec précision, peut être estimé à environ 5 000 tués ou disparus et 6 000 blessés. Après leur retour au pays, qui s'échelonne de 1954 à 1956, beaucoup parmi les vétérans marocains de la campagne d'Indochine choisissent d'intégrer les Forces armées royales, suite à l'indépendance du Maroc obtenue le 2 mars 1956.

« Quand on est infirmier, on voudrait sauver tout le monde »

Quand il m'a dit qu'il me considérait comme son fils car je lui ressemble, ça m'a vraiment touché. Et puis, j'étais fier de lui ressembler. Quand on était à Paris, on s'est assis sur un banc ensemble et il a demandé qu'on nous prenne en photo tous les deux, il riait et il disait « Faites la photo de mon fils et moi, on se ressemble comme des frères! » 666

Je m'appelle Monsieur M'Hammed Bis. Cela fait douze ans que je vis à Dreux, au foyer de l'Adoma. Mes enfants sont au Maroc, je les vois une ou deux fois par an, car je dois résider une grande parti de l'année en France pour toucher ma pension d'ancien combattant.

'Hammed Bis est toujours souriant, il accueille les rares visiteurs avec beau coup de chaleur. Il rit, il plaisante. Peut-être parce qu'il n'a plus un cheveu su la tête, il ne quitte jamais son bonnet. De son passé dans l'armée française, a gardé une facilité à parler le français. Quand il raconte son histoire, il glisse quelque mots en arabe dans son récit et ses mains dessinent des mots imaginaires : « Quand je retourne au Maroc, je vais à Marrakech voir mes enfants et je vais à la campagne pour prendre un peu l'air. Dès mon plus jeune âge, j'allais à la mosquée pour apprendre le Coran. Comme mon père était professeur de Coran et qu'il est mort, j'a quitté la mosquée. J'avais appris la moitié du Coran. Rentrer à l'armée était un solution ».

Quand je retourne au Maroc, je vais à Marrakech voir mes enfants.

Théo



Je suis si émue quand il m'appelle la petite fille de ma ville, Khénifra, il le dit en arabe : « bin't saghira min madinati ».

Un jour, il m'a raconté qu'il avait mangé des pommes de terre crues et là, je me suis dit que je n'aurais pas pu.

Halima

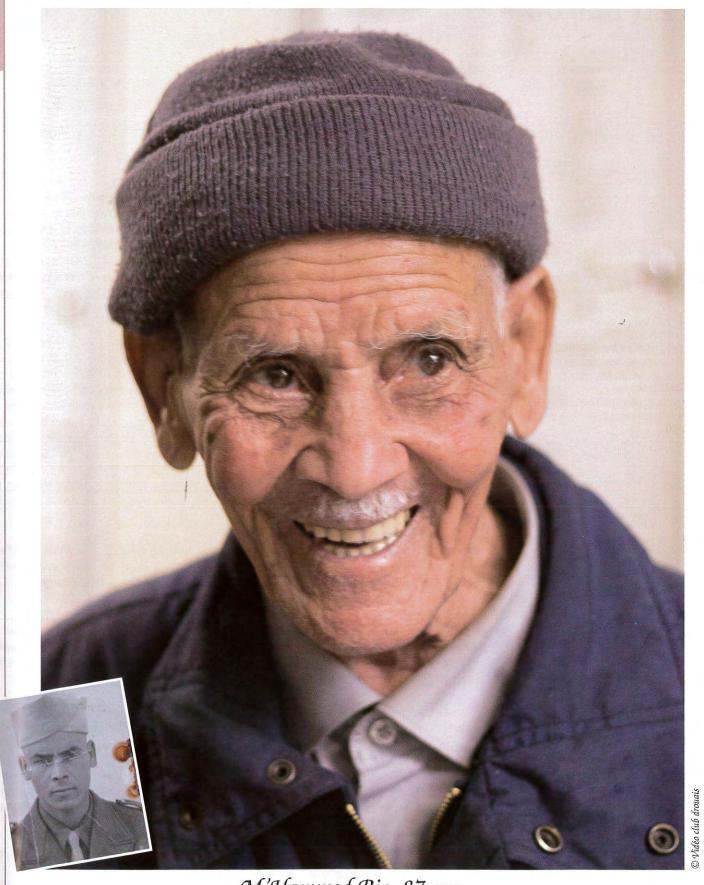
Il marche doucement, il porte toujours un gilet qui flotte autour de son corps amaigr Il prend souvent le bras de celui à qui il parle pour raconter l'Indochine : « J'étais infirmier durant la guerre du Vietnam. Je transportais les victimes blessées du front ver les hôpitaux les plus proches. Ensuite, les blessés graves étaient transférés vers le hôpitaux de France. C'est le cas de certains blessés de l'hôpital de Haï Phong que sont transportés d'abord en ambulance dans un autre hôpital et ensuite en France Tous les blessés sont soignés, même les ennemis. Dès qu'ils guérissent, ils sont de retour au front pour se battre ».

Même si M'Hammed Bis prend la vie du bon côté et garde sa joie de vivre, sa voi devient plus grave quand il raconte le souvenir douloureux d'une victime qu'il n'a pa pu sauver. « C'était une femme qui était blessée et enceinte. J'ai pu la soigner mai son bébé est mort ».

Halima, Inès, Théo et Rék



Je n'ai jamais oublié sa tristesse, c'est comme une déchirure dans ma mémoire.



M'Hammed Bis, 87 ans marié, cinq enfants, douar Laghmadra, Croix du combattant

« J'aime autant vivre en France qu'au Maroc »

Quand il nous a dit que son plus beau souvenir d'enfance était quand il gardait les moutons et les chèvres, je me suis sentie très proche de lui. Je ne serai peutêtre pas bergère, mais j'aime les animaux et je veux faire un métier avec les animaux quand je serai

Mélissa



© Vidéo club drouais

J'ai marché trois jours sans nourriture, le quatrième jour, j'ai réussi à attraper un serpent et je l'ai mangé.

* L'emploi du terme « Chinois » par de nombreux vétérans marocains désigne généralement pour eux les Indochinois, dont les soldats du Vietminh. 666

Je m'appelle Mohand Aït Jaoui et je suis né en 1933. Quand j'étais enfant, j'étais berger, je n'allais pas à l'école, je m'occupais des moutons et des chèvres, dans les montagnes. Ce sont mes plus beaux souvenirs d'enfance.

omme beaucoup de bergers des montagnes, il avait à peine 18 ans quand i s'est engagé. Il a quitté ses chèvres pour enfiler l'uniforme, laissé derrière lu les sommets enneigés de l'Atlas pour plonger au cœur de la forêt d'Indochine

Il se souvient de ce fleuve sur lequel son régiment s'est installé : « On s'est arrêté au bord et c'est là que les Chinois* sont venus et ont tiré sur nous. On était encerclés L'officier nous a donné l'ordre de brûler les camions et leur chargement. Il ne fallai pas que le matériel et la nourriture tombent entre les mains des Chinois ».

Mohand Aït Jaoui parle très vite, les mots se bousculent comme les souvenirs. Il si fait un devoir de parler français quand il est en France et avec des Français : « y avait beaucoup de morts autour de nous. Notre commandant et le chauffeur on été tués. Le reste de la compagnie a fait demi-tour. Un de mes compagnons avaité blessé, je l'ai emmené sous un abri, j'ai voulu lui donner les premiers soins. Je lui disais de tenir le coup, que les secours allaient arriver ». Mais il est mort avant Mohand Aït Jaoui se retrouve seul au milieu de la forêt. Le berger se met à mar cher le long du fleuve, dans la forêt profonde, comme s'il était sur les chemins de la montagne : « Je n'avais rien à manger. J'ai marché trois jours sans nourriture Le quatrième jour, j'ai réussi à attraper un serpent et je l'ai mangé. J'ai traversé u endroit hostile et dangereux. J'aurais pu mourir. Finalement, je suis arrivé au village de Hundaï, j'ai pu manger ».

Il reprend son chemin, dans l'espoir de retrouver l'armée française : « Mais c'est l'en nemi qui m'a trouvé et m'a fait prisonnier. Ils m'ont mis dans un camp avec quatre vingts prisonniers, dont des Français qui sont restés jusqu'à la fin de la guerre. Le prisonniers qui voulaient s'échapper étaient tués ».

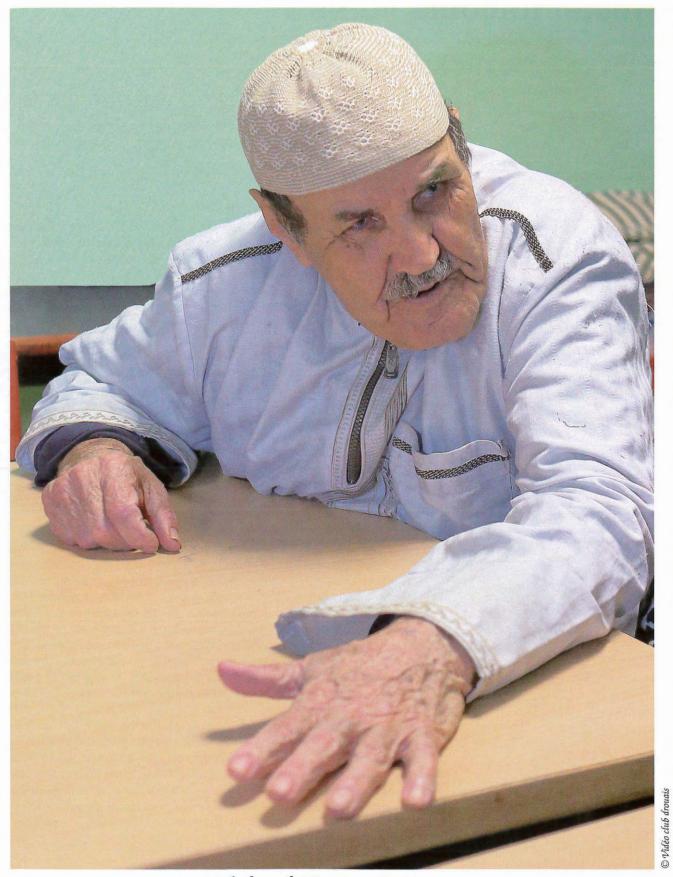
Pour lui, la captivité n'est pas aussi dure que pour les Français : « Pour passer le temps, le soir, on faisait un feu de camp et on chantait avec les Chinois. Ils étaier gentils avec nous, ils disaient qu'ils ne voulaient pas tuer des Marocains, mais le soldats des pays qui les avaient envahis ».

Plus besoin pour le jeune soldat de manger du serpent : « Les Chinois nous dor naient du riz. J'ai appris à manger avec des baguettes le riz mélangé au sucre ». Crégime n'empêche pas le jeune berger de l'Atlas de maigrir : « A la fin de la guerre quand on a été libérés, on pesait 30 kilos, on était malades ».

Après l'Indochine, Mohand Aït Jaoui suit l'armée française en Algérie : « Là-bas, j'é rencontré le maréchal Juin ! » Des années après, il revient au Maroc : « Je me sui marié à 37 ans avec une femme qui a étudié au lycée français, à Marrakech ».

C'est peut-être cet amour de la langue française qui lui permet de se sentir aus bien à Dreux qu'à Marrakech : « J'aime autant vivre au Maroc qu'en France ». C'est aussi pour ça qu'il nous dit en français de « bien travailler à l'école et de pas oublier de prier Dieu ».

Inès, Bilal et Amit



Mohand Aït Jaoui, 83 ans marié, sept enfants

« Je vous souhaite de rester toujours libres »

On voit qu'il est très âgé, il ne veut pas nous dire qu'il est fatigué mais, souvent, pendant son récit, il pose sa tête sur ses mains comme s'il allait s'endormir.

Chainez

« Nous n'oublierons jamais M. El Kourichi que nous avons eu la chance de rencontrer à temps pour recueillir son histoire mais qui, hélas, est mort avant de tenir ce livre entre ses mains. »



666

Je m'appelle El Kourichi Abdel-Kader et je suis originaire du Maroc. Dans ma jeunesse, je travaillais à la ferme familiale, je m'occupais des moutons et des vaches. La vie était dure, mais il y avait aussi de beaux moments. Je me suis marié jeune et cela reste mon meilleur souvenir.

'ai commencé dans l'armée française en 1952. On n'avait pas vraiment le choix : le pays était colonisé, on devait aller combattre pour la France ». Il se souvient des camions de l'armée qui passaient dans les villages, su les marchés, les Français incitaient les jeunes à s'engager : « J'étais jeune. Mais je n'avais pas d'extrait de naissance. Quand ils m'ont demandé mon âge, je ne savais pas répondre. » Il sourit : « Ce sont les personnes qui s'occupaient du recrutement qui ont deviné mon âge ».

Il grimpe dans le camion, rejoint Marrakech, puis Casablanca, et Marseille avan d'embarquer pour l'Indochine. Dix-sept jours de bateau. « J'ai suivi un entraînemen de sept mois. On a appris à porter une arme, à tirer, à dormir d'un œil, à se déplace sans bruit et à se protéger ».

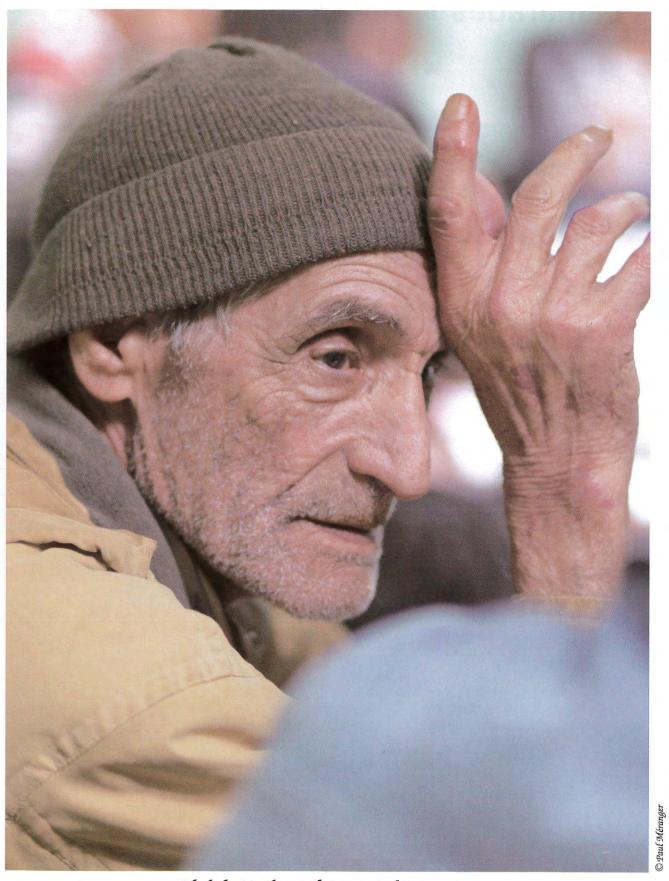
Ses yeux d'un marron doux s'éclairent, sa voix faible reprend un peu de force pou dire que le jeune homme qu'il était a pris goût à cette vie de soldat : « J'aimais bien mon poste, je me déplaçais en hélicoptère. J'ai connu la France, l'Allemagne l'Indochine ». Il se souvient de l'uniforme qu'il portait le plus souvent : « L'une des tenues les plus portées était verte, avec des bottes, un béret et un grand manteau par-dessus ».

Une vie d'aventure et de voyage, mais une vie dure, surtout en Indochine : « Nous vivions en plein air, simplement abrités dans des cabanes. On était sur le qui-vive. On se sentait tout le temps en danger, on ne se séparait jamais de notre arme. Mais c'était pénible de toujours porter son arme. On n'avait jamais vraiment de repos, or dormait quelques heures par-ci par-là. Mais jamais profondément, on était toujours aux aguets. Souvent, on se relayait pour dormir. On essayait toujours de dormir adossé quelque part pour ne pas craindre que l'ennemi arrive dans notre dos. Je n'arrivais pas à fermer les yeux, au moindre bruit, j'avais l'impression que l'ennem allait arriver et me trancher la gorge avec un couteau. J'imaginais la sensation de la lame froide sur mon cou. C'était une vie dure, une vie dangereuse, pour gagner une somme d'argent pas énorme ».

En 1955, Abdel-Kader quitte l'Indochine et rejoint l'Armée royale du Maroc. Au jourd'hui, il passe le plus clair de son temps au foyer, à Dreux. Quand la fatigue s'estompe un peu, il va boire un café en centre-ville et trouve encore la force de témoigner : « Je suis fier d'avoir servi mon pays. J'ai toujours gardé les valeurs qui m'on semblé les plus fortes à l'armée : le courage, beaucoup de solidarité et ne jamais laisser tomber un soldat allié ». Mais il a aussi des mots pour les soldats d'en face les ennemis d'alors : « Les Indochinois étaient des gens courageux et respectables qui préféraient mourir que de donner des informations ».

Avant de nous quitter, il formule un dernier vœu : « Je vous souhaite pour l'aveni d'être toujours libres ».

Chaineze, Nina, Célia, Jade et Audre



Abdel-Kader El Kourichi, 81 ans marié, région de Marrakech (décédé en 2016)

« La France ne doit pas oublier ses camarades »

Je m'appelle Lahcen Zouhairi, je suis né au Maroc en 1930, et j'ai fait la guerre d'Indochine pour la France.

omme pour illustrer ses paroles, Lahcen Zouhairi présente ses papier militaires qu'il garde précieusement dans sa chambre au foyer, et sort chaque fois qu'il y a un visiteur. Sur ses papiers, un autre nom : Ben Bousselem. O a l'impression que les gens qui ont fait ces documents ont mélangé le nom de mon sieur Zouhairi et celui de sa mère...

Qu'importe son nom, Lahcen Zouhairi sait qu'il a été soldat « et je n'avais pa peur ; ni de combattre avec une mitraillette automatique ni de mourir. Beaucou de mes camarades de combat, eux, avaient peur, alors ils faisaient semblant d'êtr morts. Moi, je ne craignait pas la mort ».

Je me suis engagé en 1949, j'avais 18 ans.

Il fronce un peu les sourcils, ses yeux s'éclairent et il rassemble ses souvenirs « Quand j'étais jeune, au Maroc, j'étudiais le Coran, dans une mosquée. Mais, j'ai e un problème... » Il hésite, semble chercher et finit par dire qu'il ne se souvient plus « Mais j'ai arrêté l'étude du Coran. Le camion des Français passait au souk, il s'a rêtait sur la place des villages et demandait des volontaires. Alors, moi aussi, je sui parti. J'ai rejoint Taza. Je me suis engagé en 1949, j'avais 18 ans ».

« Je suis parti à la guerre le 1^{er} août 1951. On a voyagé pendant quatorze jours su le bateau Le Saint-Jacques. J'ai débarqué à Haïphong. En Indochine, on a souffe de la faim et de la chaleur ».

Je lui ai expliqué pourquoi c'était très important pour nous les croyants. Je crois qu'il a bien compris, car il a donné l'ordre que je puisse faire la prière tous les vendredis.

C'était dur, mais il raconte que les choses se passaient bien entre soldats frar çais et soldats marocains : « Un jour, un gradé m'a vu en train de faire la prière Il m'a demandé pourquoi je faisais la prière. Je lui ai expliqué pourquoi c'était trè important pour nous les croyants. Je crois qu'il a bien compris, car il a donné l'ordr que je puisse faire la prière tous les vendredis ».

Cette compréhension, cette fraternité, Lahcen Zouhairi voudrait qu'elles demeurer en souvenir des camarades qui ont laissé leur jeunesse, leur vie, pour elles. Quand évoque ses sacrifices, monsieur Zouhairi a les yeux humides : « Je pense à tous ce amis qui sont morts. Je pense à tous ces moments que j'ai manqué parce que j'étai à la guerre, des mariages, des naissances. Même mon mariage à moi ».

Rokia, Estelle, Célia et Audn



Il nous montre une vieille photo sur laquelle il est au volant d'une Jeep, à côté de lui, une jeune femme, il sourit et nous dit c'était ma petite fiancée chinoise.









Lahcen Zouhairi, 87 ans six enfants, originaire de Koudia Lharcha, à Ouled Riab